

Le néo-colonialisme intellectuel de la gauche européenne

Emir
SADER

13 juin
2015



La gauche européenne a toujours eu de grandes difficultés à comprendre le nationalisme et le libéralisme dans des régions comme l'Amérique Latine. Elle développe des attitudes encore mues par le paternalisme de l'eurocentrisme et se tourne vers l'Amérique Latine non pour apprendre mais avec une posture de professeurs, comme s'ils étaient porteurs de l'ensemble de la connaissance et des expériences victorieuses, à partir desquelles ils donneraient un cours magistral sur nos processus.

La gauche européenne a été essentiellement socialiste – ou social-démocrate – et communiste. Elle avait comme composantes essentielles les syndicats et les partis politiques – avec une représentation parlementaire, participant aux des élections, alliés entre eux. Et des groupes plus radicaux, en général trotskistes qui faisaient partie du même scénario politique et idéologique. Une de ses composantes – qui allait devenir problématique – à savoir le nationalisme, fut classé comme une idéologie de droite à cause de son caractère chauviniste en Europe. La responsabilité attribuée aux nationalismes dans les deux guerres mondiales a renforcé cette classification.

Sur d'autres continents, particulièrement en Amérique Latine, cette classification apparaissait comme schématique, mécanique. L'inadéquation est devenue de plus en plus claire alors que surgissaient des forces et des leaderships nationalistes.

En Europe, l'idéologie de la bourgeoisie montante fut le libéralisme, par opposition aux blocages féodaux à la libre circulation du capital et de la main-d'œuvre. Le nationalisme s'est situé à droite du spectre politique et idéologique, exaltant les valeurs nationales de chaque pays en opposition à celles des autres pays et, plus récemment, en s'opposant à l'unification européenne, parce qu'elle affaiblit les États nationaux.

À la périphérie du capitalisme, le nationalisme et le libéralisme ont des traits distincts, et même opposés à ceux qu'ils ont en Europe. Le libéralisme a été l'idéologie des secteurs primaires exportateurs, qui vivaient du libre-échange, exprimant les intérêts de l'oligarchie traditionnelle, de l'ensemble de la droite. Par contre et à la différence de l'Europe, le nationalisme a toujours eu une composante anti-impérialiste.

La gauche européenne a toujours eu de grandes difficultés à comprendre le nationalisme et le libéralisme dans des régions comme l'Amérique Latine. Exemple d'une des erreurs provenant de la vision eurocentrique : des leaders comme Perón et Vargas ont parfois été comparés par les partis communistes d'Amérique Latine avec des dirigeants fascistes européens – comme Hitler et Mussolini – de par leurs composantes nationaliste et antilibérale. En même temps, des forces libérales latinoaméricaines ont été acceptées par l'Internationale socialiste parce qu'elles défendraient les systèmes politiques « démocratiques » (en réalité, libéraux) contre « les dictatures » dans lesquelles des leaders nationalistes joueraient le rôle principal avec leur charisme et leur idéologie supposée « populiste » et autoritaire.

Des processus comme les révolutions mexicaines, cubaine, sandiniste, et des leaderships nationalistes comme ceux mentionnés, ont été difficiles à digérer par la gauche traditionnelle compte tenu de son héritage colonial, eurocentrique. La même chose se passe, d'une certaine façon, avec la gauche latinoaméricaine du XXIème

siècle, dont la gauche traditionnelle européenne éprouve des difficultés à comprendre le caractère et les luttes. Ces mêmes limites affectent les intellectuels d'une gauche européenne qui reste eurocentrique dans sa vision de l'Amérique Latine.

D'une part, il y a les intellectuels de la social-démocratie qui, en évoluant vers le social-libéralisme puis le néo-libéralisme, ont perdu toute possibilité de comprendre l'Amérique Latine et la gauche post-néolibérale de notre région.

Mais il y a aussi les intellectuels francs-tireurs ou liés à des courants de l'ultra gauche européenne qui lancent leurs analyses critiques sur les gouvernements progressistes latinoaméricains avec une grande désinvolture, expliquant ce que ces gouvernements ont fait de faux, ce qu'ils devraient faire, ce qu'ils ne devraient pas faire, etc. Ils parlent comme si leurs thèses avaient été confirmées, sans pouvoir présenter aucun exemple concret de ce que leurs idées ont produit et démontré, qui s'adapterait mieux à la réalité que les chemins que ces gouvernements suivent.

Ils se préoccupent des tendances « caudillistes », « populistes », des leaders latinoaméricains, jugent ces processus à partir de ce qu'ils estiment que devraient être les intérêts de tel ou tel mouvement social, ou de l'une ou l'autre thématique. Ils ont des problèmes pour comprendre le caractère nationaliste, anti-impérialiste, populaire, des gouvernements post néolibéraux, leurs processus concrets de construction d'une hégémonie alternative dans un monde encore très conservateur. Ils survolent les réalités comme des oiseaux, saluant quelque chose pour ensuite le critiquer, sans s'identifier profondément à l'ensemble de ces mouvements qui forment la gauche du XXIème siècle. Le temps passe et ces visions eurocentriques ne débouchent sur aucune construction concrète, parce qu'ils sont impuissants à capter les trames contradictoires de la réalité et à partir de cela, proposer les alternatives qui peuvent être portées par les peuples.

Ils se comportent comme s'ils étaient les « consciences critiques de la gauche latinoaméricaine » et comme si nous avions besoin d'elles, comme si nous n'avions pas conscience des raisons de nos avancées, des obstacles que nous avons devant nous et des difficultés pour les dépasser. Non seulement ils ne peuvent présenter les résultats de leurs analyses dans leurs propres pays – qui peuvent être la France, le Portugal, l'Angleterre ou d'autres pays –, là où l'on suppose que leurs idées devraient avoir des résultats, mais ils ne réussissent pas non plus à expliquer – ni même à aborder – les raisons pour lesquelles, dans leur propres pays, la situation de la gauche est incomparablement pire que dans les pays latinoaméricains qu'ils critiquent.

Ce sont des attitudes encore mues par le paternalisme de l'eurocentrisme et qui se tournent vers l'Amérique Latine non pour apprendre mais avec une posture de professeurs, comme s'ils étaient porteurs de l'ensemble de la connaissance et des expériences victorieuses, à partir desquelles ils donneraient un cours magistral sur nos processus. Ils représentent, en fait, malgré les apparences, les formes de la vieille gauche, qui n'a pas fait l'autocritique de ses erreurs, échecs et reculs. Qui ne sont pas disposées à apprendre des nouvelles expériences latinoaméricaines.

L'aura universitaire ne réussit pas à cacher les difficultés qu'ils ont pour s'engager dans des processus concrets et, à partir de ceux-ci, pour partager la construction des alternatives.

Les analyses qui ne débouchent pas sur des propositions concrètes de transformation de la réalité, présentent de moins en moins d'intérêt. Les postures critiques restent sur le plan de théories qui ne se projettent pas dans le champ du réel, sans aucune capacité à s'appropriier la réalité concrète, moins encore de la transformer. Pour reprendre le vieil adage marxiste toujours actuel : leurs idées ne se transforment jamais en force matérielle parce qu'elles ne pénètrent jamais dans les masses.

Emir Sader

Emir Sader est philosophe, professeur de sociologie à l'Université de São Paulo (Usp) et de l'Université de l'Etat de Rio de Janeiro (Uerj) où il dirige le Laboratoire des Politiques Publiques.

EN COMPLEMENT

« Que ce soit bien clair : nous avons commis des erreurs, évidemment. Et nous en commettrons d'autres. Mais je peux te dire une chose : jamais nous n'abandonnerons le combat pour un monde meilleur, jamais nous ne baisserons la garde devant l'Empire, jamais nous ne sacrifierons le peuple au profit d'une minorité. Tout ce que nous avons fait, nous l'avons fait non seulement pour nous, mais aussi pour l'Amérique latine, l'Afrique, l'Asie, les générations futures. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, et parfois plus, sans rien demander en échange. Rien. Jamais. Alors tu peux dire à tes amis "de gauche" en Europe que leurs critiques ne nous concernent pas, ne nous touchent pas, ne nous impressionnent pas. Nous, nous avons fait une révolution. C'est quoi leur légitimité à ces gens-là, tu peux me le dire ? Qu'ils fassent une révolution chez eux pour commencer. Oh, pas forcément une grande, tout le monde n'a pas les mêmes capacités. Disons une petite, juste assez pour pouvoir prétendre qu'ils savent de quoi ils parlent. Et là, lorsque l'ennemi se déchaînera, lorsque le toit leur tombera sur la tête, ils viendront me voir. Je les attendrai avec une bouteille de rhum. »

Ibrahim

Cuba, un soir lors d'une conversation inoubliable.

»» <http://www.pambazuka.net/fr/category.php/comment/94393>